

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

 Livr. 83. — 26 Janvier (7 Févr.) 1857.

La poésie populaire en Grèce (*)

LA FEMME.

DANS l'étude des mœurs et du génie de la société grecque-moderne, durant la période de temps qui commence à la prise de Constantinople, il ne faut point perdre de vue la division de cette société en autant de classes que de conditions diverses établies par la Conquête, autrement on courrait le risque de tomber dans l'inexactitude, et d'apporter la confusion au lieu de la lumière.

Le génie et les mœurs de la société grecque, sous la

(*) Voir « le Spectateur de l'Orient » du 10]22 juin, 10]22 juillet, 25 juillet (6 août), 25 septembre (7 octobre), 10]22 décembre et 26 décembre 1856 (7 janvier 1857).

domination, ne sont pas partout uniformes. Il faut distinguer trois différentes sociétés; chacune d'elles mérite un examen particulier.

1°. La ville. Cette société subit plus ou moins l'influence et le poids du dominateur. Sous la domination du Vénitien, les mœurs, la langue, la littérature s'imprègnent d'éléments italiens; sous celle du Turc, la littérature ne se laisse point infecter, mais la langue et les mœurs sont atteintes du contact de la barbarie.

2°. La campagne. Dans cette seconde société, où ni la diplomatie de la barbarie, ni celle de la civilisation italienne n'ont exercé directement leur influence corruptrice, les coutumes de la patrie, la foi traditionnelle, les mœurs, l'idiome, s'y sont maintenus dans un état de conservation des plus satisfaisants. On y reconnaît le cachet grec, pourvu qu'on veuille se donner la peine de le chercher.

3°. La communauté autonome. Nous avons déjà remarqué, en passant, ces communautés autonomes, éparpillées sur le territoire de la conquête, qui, du moment même de l'invasion des Turcs, et, par intervalles, même sous la domination Vénitienne, se maintinrent dans une condition d'indépendance tributaire, et préservèrent leurs institutions municipales de toute influence et de tout contact étrangers. Ici, par contre, la tradition a laissé les traces les plus indélébiles et les plus manifestes; ici, la langue fut moins altérée par les barbarismes; le rythme antique, celui-là même que nous voyons employé au VII et au VIII siècle, les locutions antiques, les proverbes des temps les plus reculés y ont été conservés. Enfin, on trouve ici dans la pensée, dans la voix, dans les actes, ce désir viril de la liberté, cet amour

indomptable pour l'indépendance, et ce dédain pour tout ce qui pourrait changer l'ordre établi par les traditions; ici en un mot se conservèrent tous ces éléments, qui servirent à un si haut degré à la conservation des intérêts nationaux et au développement de l'originalité grecque.

C'est à cette troisième espèce de société, il faut le reconnaître, que la Grèce contemporaine doit la transmission fidèle de son esprit de liberté, toujours pur, et la coopération la plus active dans ses tentatives de régénération. Oubliées, presque inconnues de la civilisation européenne, ces pauvres sociétés, telles qu'elles furent, contribuèrent néanmoins puissamment au triomphe de la civilisation elle-même, et elles donnèrent, les premières en Orient, cette impulsion, que ni le culte fastueux des gloires héréditaires, ni les livres, ni les gens de lettres ne purent non seulement opérer, mais pas même prévoir. Il est inutile de faire remarquer que dans cette étude sur la poésie populaire, nous nous occuperons spécialement de cette société, en nous réservant de nous occuper plus tard de la société des villes et de ses productions poétiques.

Nous nous sommes placé sur le terrain de l'originalité nationale, et cette originalité nous ne pourrions la trouver nulle part aussi pure que nous la trouvons dans la poésie spontanée et dans les productions, vierges de toute imitation, des communautés placées à l'abri du contact de l'étranger. Avançons donc dans les investigations que nous avons entreprises. En continuant cette analyse du génie original, nous connaîtrons non seulement quels sont ses traits primordiaux, et, par contre-coup, quelles sont les mœurs et les tendances qui l'ont mis à jour,

mais nous aurons aussi la mesure des variations que cette société et ce génie ont subies jusqu'aujourd'hui par l'action des idées et des faits, et la mesure des modifications qu'ils subiront dans la suite, sous la pression de la civilisation et par l'introduction du goût d'imitation.

Si le patriote montagnard est un nouveau personnage dans la continuation de l'histoire, dite histoire byzantine, assurément la femme héroïne, telle qu'elle figure dans les luttes interminables entre la croix et le croissant, est un caractère complètement nouveau et exclusivement grec-moderne. L'amour de la patrie, celui de la famille, et la foi religieuse incarnée dans ces deux sublimes affections du cœur, viennent compléter ce nouveau caractère dramatique.

Qu'y a-t-il de commun entre la femme de Souli et de Psara et la femme de la société polythéiste? L'antiquité ne sentit pour la femme que ce sentiment d'attraction matérielle qui inspira la passion de Thésée, d'Ulysse, d'Antiloclus, de Sténèle, de Diomède, et d'une foule d'autres adorateurs d'Hélène; ce même sentiment que Paris partagea également et qui devint la cause de la destruction de Troie, sans avoir même donné à l'épopée un sujet de combinaisons poétiques qui ait pu immortaliser son souvenir. L'Antiquité n'eut pour la femme que des liens et la réclusion; elle la tint renfermée dans le cercle de fer des devoirs domestiques, dans les limites de l'affection filiale. Si encore la religion eût cimenté, fortifié et consacré ces affections! au contraire, le polythéisme et sa théogonie paralysaient et discréditaient par ses mythes lubriques les plus doux liens du régime domestique. Arrachée au gouvernement et à la protection de la Divinité, abandonnée simplement à l'arbitraire des lois humaines et

à l'oscillation des mœurs de la patrie, la femme ne connut comme patrie, comme monde, que la maison; elle n'obéit qu'à la puissance conjugale ou paternelle. C'est ainsi que dans les temps primitifs elle usa toute sa vie, elle prodigua tous ses sentiments, toutes ses passions aux devoirs domestiques. C'est sur cette scène étroite que l'épopée vient chercher la femme; elle la trouve complètement étrangère à la coopération patriotique, et gisant dans une ignorance complète des transformations nationales. Andromaque et Polyxène sont deux figures achevées, belles dans la chasteté dont la poésie les enveloppe, intéressantes dans les péripéties créées par l'Iliade et par l'Énéide. Mais leurs vertus sont des vertus par trop domestiques; leurs affections sont trop modestes et trop humbles pour oser s'élever au-dessus du toit conjugal, à la recherche d'un horizon plus étendu. Une pudeur virginale, que les lois et les mœurs appuient de toute leur force et que l'opinion fortifie, la tient écartée, à l'ombre du toit domestique ou du temple, en dehors de tout mouvement social, de toute agitation politique. Leur principale occupation, selon l'expression du poète, est celle de veiller au métier et de préparer la couche nuptiale. Toute autre aspiration qui dépasse les limites du gynécée est interdite à la femme.

La grande révolution que les guerres médiques apportèrent en Grèce, cette révolution qui remua dans ses bases la société et créa une nouvelle littérature, ne manqua point de faire sentir ses effets même dans la condition de la femme. Le drame, qui fut à tort appelé les restes du souper d'Homère, change tout à coup le caractère que l'épopée avait donné à la femme. Il ne la

conduit pas, il est vrai, sur la place publique, aux débats de l'ἀγορά; il ne lui fait pas prendre une part aux péripéties tumultueuses de la patrie; il ne l'initie pas aux mystères d'Eleusis; mais il place sa scène dans le foyer domestique, et il appelle la femme à prendre part à l'action, à une action domestique qui plus ou moins directement a des rapports avec l'action sociale et politique. La tragédie fait de la maison un théâtre de vertus, de passions, de crimes, où la figure féminine prend des proportions extraordinaires, où l'invention déchaîne une multitude de sentimens inconnus, un ouragan d'affections domestiques:

Ἰστον ἐπιχοιμένην, καὶ ἑμὸν λέχος ἀντίσωσεν. . . .
Ce sont, dans le monde grec, des créations d'une nouvelle sorte, des sources de situations dramatiques jusqu'alors inexplorées. Le génie social de Sophocle et l'ère philosophique et réformatrice d'Euripide, l'ami, le disciple, le collaborateur de Socrate, étendent sur la vertu de la femme, mise en action à la face de l'univers, cette main protectrice, cette égide respectable, que les dieux de l'Olympe, dans l'ivresse des passions sensuelles, lui avaient refusée. Le génie dramatique, prépare, annonce l'ère de la miséricorde et de la charité.

Néanmoins la tragédie ni la comédie, n'ont point exploité le type de la femme héroïne. Iphigénie offre sa vie en sacrifice; mais cet acte de résignation, qui doit être utile à la cause grecque, est inspiré par le devoir de l'expiation, il est commandé par la nécessité, Eole, la divinité, réclame ce sacrifice, le père l'exige de sa fille,

Plutarque a conservé les apophtegmes des femmes

de Lacédémone et les actes magnanimes de quelques autres; mais parmi celles-ci nous n'en connaissons aucune qui ait pris une part active aux combats de la patrie. Plutarque rapporte le nom d'une mère qui tua de ses propres mains son fils revenu du champ de bataille sans avoir combattu; mais il ne rapporte qu'un seul exemple de femmes guerrières, celui des femmes de Sagonte qui marchèrent à la rencontre des soldats d'Annibal le fer caché sous leur jupon. Une d'elles arrache des mains d'un soldat sa lance et lui en perce le corps.

La réforme radicale dans la condition du sexe n'eut lieu que lorsqu'une nouvelle religion vint mettre la femme sous sa protection et la couvrit du bouclier de la foi.

La loi de la charité et de l'amour réintégra dans ses droits cet être fragile, dans les flancs duquel devait habiter un Dieu avant de se révéler à l'humanité. Cette loi avait pour mission de purifier les mœurs domestiques, non par le conseil des philosophes ou par l'autorité des législateurs, mais par l'ordre même de Dieu. La fable obscène et sans pudeur de la génération des dieux, les lascives métamorphoses, les Vénus mondaines au ciel, les Phrynes, et les Laïs sur la terre, tout s'écroula.

Dès ce moment la chaire arrache l'idéal de la matrone de la raison du beau poétique, et après l'avoir perfectionné, elle le plante dans la terre sacrée qu'elle est venue cultiver. Elle ne s'arrête point au type d'Hécube et de Pénélope; mais élevant l'esprit et la condition de la femme jusqu'à la dignité de contempler Dieu directement et sans l'intermédiaire de qui que ce soit, elle lui inspire ce pur et saint amour de l'immortalité, qui crée

des héros au service de la religion, et fait de la femme un instrument actif de la réforme des mœurs ; elle en fait un apôtre, un martyr, un exemple de vertu et d'abnégation. Dans l'épouse de Dieu, dans la sainte, dans la femme martyre, il existe un idéal infiniment supérieur à la conception païenne. Cette vierge chrétienne qui consacre ses jours à la régénération de l'humanité, est un type aussi sublime qu'est touchant celui d'Iphigénie en Aulide. La femme a rempli le terme de sa candidature à l'émancipation. Cette candidature est due entièrement au Christianisme.

Cette réparation radicale exigeait des siècles d'épreuves et d'expérience. Les législations religieuses, aussi bien que les législations poétiques, peuvent, dans leur application, dépasser les limites fixées par la Providence. C'est précisément de ce lent travail que s'occupe la société byzantine. Deux forces opposées agissent simultanément en elle. L'une est la voix de l'église, voix prépondérante et civilisatrice, qui pénètre jusqu'au foyer domestique, qui veut arracher la femme aux affections terrestres pour l'entraîner vers un vaste amour de l'infini, pour la conduire dans une vie d'abstraction ; l'autre est la force de la tradition antichrétienne, qui, fidèle aux usages de la patrie et au bonheur présent, veut tenir l'épouse, la fille, la sœur, dans la simple condition domestique. L'Église parle au nom de l'avenir, au nom d'une loi divine, et elle crée une nouvelle société dans les entrailles mêmes de l'ancienne société ; elle institue une légion de saintes femmes et de martyres, qui doivent servir de modèles aux générations présentes et futures. La tradition agit dans l'intérêt du présent et de la famille, elle maintient

l'état de la femme à peu près sur le même pied où l'avait laissé le paganisme, tant soit peu pourtant émondé des impuretés de l'antique licence, et relevé par cette pudeur que la sévère éloquence de la chaire, et l'exemple de tant d'éminentes vertus avaient introduite depuis peu. Telle est la lutte, d'abord entre le martyr volontaire et la maison, puis entre le couvent et la maison, qu'on observe dans la société grecque, dans le cours de quatorze siècles, à l'égard de la femme.

Il est certain que les peuples septentrionaux sont moins enclins que les peuples méridionaux à la jalousie. Chez les premiers, la femme n'a jamais subi cette réclusion domestique à laquelle elle a été soumise en Orient de temps immémorial ! En France, la terre classique de la chevalerie et de la galanterie, le beau sexe assistait aux solennités publiques, aux tournois, et se mêlait à la société des hommes dans les salles des châteaux. Les romans des premiers temps parlent de fêtes et de banquets où chaque chevalier accompagnait sa dame et la servait dans une assiette à part. Cette familiarité fut, dans son origine, une familiarité grossière, mais avec le progrès de l'éducation et des mœurs, elle s'épura.

Le spiritualisme chrétien vint en aide à la bonne éducation pour donner aux relations entre les sexes devenues désormais faciles et courtoises, cette teinte d'enthousiasme mystique, et de dévotion fervente, qui devait faire de l'amour un maître d'honneur ; d'héroïsme et de fidélité.

L'amour de Dieu et l'amour de la dame furent presque une seule et même chose. D'après le code d'amour de l'époque, tout chevalier loyal et constant envers l'objet de son culte pouvait être sûr de l'éternité. De son côté, la dame

ne se montrait point ingrate à une vénération si exagérée. L'attachement à son chevalier devait surmonter tous les périls les plus romanesques. C'est ainsi que se forma en Occident cet esprit de galanterie raffinée qui changea de fond en comble la condition de la femme, et qui contribua si énergiquement à améliorer son état dans des pays où existait encore le servage de l'homme. Le courage moral redoubla sous le patronage de la jeunesse et de la beauté; l'audace dans les aventures guerrières ne connut plus de bornes. Et ainsi, grâce à l'impulsion donnée par la femme, la société occidentale entra dans une voie de foi, d'amour et de témérité, dans laquelle elle parvint plus facilement à développer les forces morales et physiques qui la distinguaient.

Le dévouement de la bravoure virile à la beauté féminine fut donc un acte complètement étranger à la société orientale et antique de Byzance. Tandis qu'en Provence la femme devenait un objet de culte et de louanges poétiques, en Grèce, elle continuait à cacher ses vertus et ses passions dans la réclusion de la maison et du couvent. En Grèce, l'homme ne subit jamais l'influence du beau sexe au point de renoncer à l'indépendance morale de ses facultés. La vie d'amour, de courtoisie, de galanterie, de politesse exquise, qui fut une source d'impressions et de sentiments au delà des Alpes, cette vie qui fournit à la gaie science tant de ressources de coloris romantique, un tel luxe de soupirs, de langueurs, et de mouvements intéressants, cette vie, disons-nous, manqua à la société stéréotypée de la branche aînée de l'Europe, et par conséquent sa littérature originale n'en porte aucune trace. La poésie domestique de la Grèce a un autre genre de

romantisme, tout différent du romantisme occidental; c'est un romantisme puisé à toutes les combinaisons des passions, sauf à celle de l'amour galant et chevaleresque. Nous en parlerons en temps et lieu. On ne doit point placer parmi les véritables productions de la muse hellénique ces personnages de femme éprise d'amour, créés par des versificateurs de l'île de Crète sur le modèle italien de Béatrice et de Laure, et accusés par les mœurs sévères du siècle d'immoralité et de dépravation. Ces types de femme, destinés au théâtre, qui ne font que gémir tristement, que se plaindre de leur flamme, ces êtres plaintifs et chlorotiques, qui ne savent que confier, avec une monotonie de langage fastidieux, à leur nourrice et confidente les particularités de leur secret, ne sont que de pâles reflets de cet enthousiasme pour la plus belle et la plus fragile moitié du genre humain, qui, importé en Orient par les chevaliers français, y laissa quelques traces dans les mœurs et dans les souvenirs des classes aisées, mais qui finit bientôt, sous l'influence de l'imitation des modèles italiens, par perdre son caractère originaire.

L'Italie qui donna naissance à cette école batarde n'eut jamais réellement des inclinations à la galanterie. Les efforts de Pétrarque n'empêchent point que le génie de l'amour italien ne change la galanterie armée de la lance et de l'écu de la Provence, en une galanterie philosophique, en une ardeur sereine comme le ciel de la Toscane, en une chaste tendresse qui sent les harmonies de Platon et de Saint Augustin.

Les mœurs de la ville étaient donc dans l'Orient grec bien diverses; et celles de la campagne et des communautés autonomes étaient complètement opposées. Les

femmes ne sortaient pas de la maison sans avoir la face voilée (τῆ ὀθόνη τὴν ὄψιν ἐπικαλύπτουσαι. (Anne Comn). La fiancée n'était vue par son fiancé qu'au moment où elle devenait sa femme ; et nous pouvons rapporter plus d'un exemple d'empereurs qui s'étaient décidés à donner la main de leur fille à un membre des cours européennes, mais qui ne s'étaient point laissé persuader de les présenter à face découverte aux ambassadeurs chargés, à leur retour dans leur pays, de faire leur rapport sur ces princesses. Il n'est point difficile de se représenter quelles ont été les conséquences pour la nation grecque de ce manque d'esprit chevaleresque, lorsqu'elle se trouva en conflit avec les nations de l'Occident, si différemment constituées. Il faut lire à cet effet l'Alexiade, histoire écrite par une jeune princesse, célèbre pour son érudition, son ambition et sa beauté, et témoin oculaire des effets que le système chevaleresque opérait dans l'armée des Croisés ; on y saisira sur le fait même la disparité des conditions existant sous les murs de Constantinople, dans ce duel entre les champions de l'ordre antique et les bouillants héros de la société moderne. Dans son grand attachement pour les usages de son pays, dans son orgueil pour les traditions helléniques, qu'elle cultivait avec tant de zèle, Anne dépeint les Croisés dans un état d'infériorité. Mais elle ne peut pourtant que laisser échapper à sa plume plusieurs fois l'admiration dont le public grec est saisi à la vue de ces étrangers si belliqueux et si audacieux, quoique si courtois et si galants. (ἀρηίφιλοι, καὶ φιλοκινδυνότατοι, οὐχ ἥττον δὲ ὀξεῖς καὶ γυναικάρεσκοι); et le portrait qu'elle a tracé de Robert et de Bohémond, a fait croire à plus d'une personne qu'elle n'a point vu ce der-

nier prince sans une tendre émotion. Le caractère inflexible d'Anne réfute à lui seul cette supposition. Elle regarde avec un regard de pitié les nobles chevaliers qui s'approchent d'elle, jeune fille de douze ans, et elle reproche, dans son histoire, aux dames françaises d'avoir manqué à la pudeur en accompagnant leurs chevaliers dans la guerre de la terre sainte. Et cela nous fait souvenir des lamentations du chroniqueur Franzès, qui, en décrivant la prise de Constantinople par Mahomet II, plaint surtout, entre autres choses, le sort des jeunes filles grecques, qui sont tombées entre les mains des barbares, et soupire sur leur beauté que *le soleil n'avait pas encore vue*. Il serait, croyons-nous, intéressant et curieux de faire une investigation historique à l'effet de relever le contraste des mœurs de l'Orient et de l'Occident au moment où elles se trouvent face à face. Plus d'une branche de la littérature, mais particulièrement le drame et le roman retireraient de ce rapprochement un immense profit.

L'époque mémorable, dont nous sommes souvent obligé de parler, celle que les historiens ont fixée comme le point qui marque le passage d'une ère à une autre, nous voulons parler de la chute de Constantinople, apporte aussi à la condition de la femme de l'Orient ce même renversement qu'elle a apporté en tant d'autres parties de l'ordre social.

L'esprit de résistance qui se révéla dans les provinces, les hameaux, les communautés isolées, devint la base et le pivot de l'éducation domestique. Dans les pays montagneux et d'un accès difficile, partout où une organisation autonome échappe à la conquête, partout où règne la

réaction sous la forme du cleptisme, les mères, les filles, les épouses des pallicares contractent, dans le commerce de la famille, une haine tellement implacable pour l'impudent Musulman, que souvent elles abandonnent les soins domestiques, déposent la jupe et suivent leurs maris dans leurs entreprises périlleuses.

La femme de l'Épire, du Magne et de quelques îles de l'Archipel, particulièrement celle d'origine dorique, n'est certainement plus l'être séquestré dans le gynécée, ni l'helléniste pédantesque de Byzance, ni ce type orageux, créé par le théâtre grec. Sa passion est aussi simple qu'elle est nouvelle sur la scène réelle de la vie: c'est la répugnance pour l'ignominieux esclavage, c'est la profonde douleur qu'elle éprouve *en préparant dans son sein le lait de l'esclavage*, selon l'heureuse expression de Byron. Ce sentiment, qui n'est point un simple sentiment, mais plutôt une passion, elle l'élève à un degré éminent de civisme et de magnanimité. Nous voyons déjà, dès les premiers jours de la domination turque, la maison envahie par ce singulier patriotisme, quand les femmes abandonnent l'aiguille et la quenouille pour exciter leurs maris et leurs autres parents à faire la guerre. L'incontinence de l'ennemi décida en grande partie de ce changement du caractère de la femme. Quand Amurat envoya Ali-Pacha, son fameux général, pour combattre à la tête de quarante mille soldats, le moderne Pyrrhus de l'Épire, Scanderberg, déjà maître de Croïa, les populations de l'Albanie restèrent attérées devant le nombre de l'ennemi, et l'armée même du héros commençait à se laisser aller au découragement. Dans ce moment critique, les femmes ne perdent point leur présence d'esprit;

elles courent au temple, en détachent les images sacrées, et précédées du symbole de la croix, elles se dirigent vers le camp, où elles emploient les exhortations, les prières, les larmes, et finissent par faire renaître chez le soldat le courage évanoui, et le font marcher au-devant de l'ennemi. La bataille fut donnée et la victoire ceignit de nouveaux lauriers le front de Scanderberg. Ce fut là le premier trophée que le Christianisme éleva sur l'islamisme confondu. Dans les actions de grâce adressées par les Albanais au Sauveur après cette journée, les femmes furent les premières à entonner les cantiques que l'Église orientale chante en pareille occasion. Mais des ténèbres impénétrables couvrent encore l'histoire intime de ces peuples. Combien de Jeanne d'Arc, combien de noms dignes peut-être de figurer près de ceux de Bayard et de Duguesclin, ne sortiront-ils pas un jour pour laisser sur le lieu du supplice le souvenir de l'héroïsme de la femme et de l'exécration de la tyrannie!

Mais ce qui ne s'est vu nulle part, ni en France, ni en Espagne, et qu'on peut appeler phénoménal, (car c'est le produit indigène de cette période d'agitation), c'est le caractère de la femme grecque, du moment où elle a endossé les habits et l'armure de l'armatole et qu'elle se lance dans la carrière épineuse du clephte. La pudeur ne lui permet point de dévoiler son sexe, pas même à ses compagnons d'armes, et le sein étroitement serré, elle est capable de dissimuler son sexe pendant de longues années sans soulever le moindre soupçon. Il existe deux chants qui nous ont conservé le souvenir de tels exemples, auxquels on pourrait bien appliquer les vers de Mezzanotte:

Alma si chiuda: fervido affetto
 Senton di Patria affetto
 Libere donne ancor. (1)

Voici un de ces Chants:
 A Saint-Elie près le platane, là haut à la fraîche
 source, les trois capitaineries des clephtes tiennent conseil. Les moutons et les chevreaux sont à la broche; ils ont du vin doux pour exciter la gaieté. Il y a aussi parmi les pallicares un beau garçon, qui leur verse à boire, un jeune homme, beau comme le soleil, blond, avec des yeux noirs. C'est une jeune fille qui depuis quatre ans se trouve avec la bande, et personne de la troupe ne s'en était encore aperçu. Mais un jour, tandis que la troupe s'exerçait au saut et au disque, dans un effort qu'elle fit, dans sa grande bravoure, les tsaprazia se dégrafèrent, et l'on vit un sein beau comme un citron, frais comme le cèdre. Les capitaines et les pallicares la regardent tout ébahis, ils se regardent les uns les autres et restent interdits. Tous l'interrogèrent, lui demandant: Jeune fille, quelle est la mère qui t'a donné le jour, quelle est cette mère heureuse? — Frères de quoi êtes-vous surpris, de quoi vous émerveillez-vous? Une mère me mit au jour moi aussi, une mère comme la vôtre. J'ai fait des orphelines d'un grand nombre de jeunes filles turques, j'ai fait des veuves parmi les femmes des Albanais. . . . Mais à présent que mon sein s'est découvert, il ne me reste plus qu'à entrer au couvent.

Un autre chant du même genre a toutes les apparences

(1) Fasti della Grecia nel secolo XIX p. 114.

de la romance occidentale. Il est riche d'héroïsme, d'affections et d'images plus que tout autre chant clephtique, et il rappelle, mais plus pittoresquement, quelques unes des vierges d'Ossian, qui suivent armées leurs amants au combat. Ce chant est intitulé: *l'amant valeureux*; s'il n'était remarquable par la circonstance que c'est un de ces chants rares dans lesquels le pallicare se montre sensible aux attractions de l'amour, il le serait par son caractère essentiellement dramatique. Le voici:

C'est le mois de mai; c'est le mois de la fraîcheur, du printemps et des rossignols. Les vlaques (bergers) s'en vont à la montagne, les braves y vont aussi. Démos se prépare également à rentrer dans la carrière du clephte.

De nuit il sellait son coursier, de nuit il le ferrait; il lui mettait des fers d'argent et des clous dorés, il lui mettait des étriers tressés avec des baisers. Et la fille qui l'aimait, la jeune fille dont le cœur battait pour lui, d'une main elle tenait la lumière pour l'éclairer, de l'autre, le verre avec lequel elle lui offrait à boire. A chaque verre qu'elle offrait elle disait avec tristesse et répétait souvent: — O Seigneur! prends-moi avec toi; prends-moi avec toi! hé! de grâce! prends-moi avec toi là où tu vas! je préparerai ton souper, je te préparerai ta couche, je te verserai à boire comme à un roi, je t'endormirai comme un prince! — Là où je vais, enfant, les jeunes filles n'y vont pas; peuvent-elles rester dans les tanières des loups et dans la société des bêtes féroces? C'est là que demeurent les armatoles au cœur de lion, les clephtes intrépides. — O mon Seigneur! prends-moi, oh de grâce! prends-moi avec toi! tu me donneras les armes de l'armatole, le fusil du clephte; je le chargerai à tes

côtés, je le ferai retentir sous ton ombre! — Là où je vais, enfant, les jeunes filles n'y vont point; là combattent des braves renommés qui savent manier le sabre. — Tu m'habilleras en preux guerrier, tu me feras endosser l'armure du Tsami, tu me donneras aussi un coursier bien harnaché, et si je ne me bats pas comme toi, renvoie-moi alors. — Mon enfant ne pleure point! Puisque tu le veux, je te prendrai avec moi. Nous marcherons donc ensemble dans les régions des neiges et des glaces.»

Un autre chant non moins beau que les deux précédents a pour sujet une jeune fille d'Épire, qui préfère la vie clephtique au joug du mariage:

« Les champs manquent d'eau, les montagnes manquent de neiges. La malheureuse Aréti manque elle aussi d'eau sur son rocher solitaire. Depuis douze jours elle est privée de toute nourriture; depuis douze jours elle ne peut désaltérer sa soif. Sa pauvre mère l'avait suppliée, sa mère lui répétait souvent: — Mon Aréti, donne-moi ta parole, que je tiens pour toi un fiancé! — Mère, je te l'ai dit une fois; je l'ai dit, trois fois, je l'ai répété cinq fois: je ne veux point aller à Dimizza, ni à Dimizzane! Mais je prendrai le chemin de Galavryta, là où demeurent les clephtes, les clephtes qui portent le costume des Tsami, qui portent des pistolets d'argent, des justaucorps et de lourdes arquebuses.»

On le voit bien, nous assistons à une transformation sociale du plus bizarre caractère. En parcourant les districts montueux et les communautés autonomes de la Grèce conquise, nous remarquons les signes d'une révolution morale dont les résultats ne pourront, avec le temps, que prendre une attitude menaçante et imposante envers la

domination, qui de plus en plus s'amollit et devient soupçonneuse et féroce dans le sentiment de sa propre faiblesse. Cette révolution s'insinue dans la famille, elle pénètre jusqu'aux mystères de la chambre nuptiale, elle envahit ce qu'il y a dans le monde de plus mou, de plus affable et de plus expansif, le cœur de la femme. Et tandis que la famille grecque organise des moyens de résistance, tandis qu'elle fait des murs de sa maison un rempart contre les progrès de la barbarie, la société turque que fait-elle? A l'intérieur, elle goûte tranquillement l'oisiveté du harem, de ce foyer ignominieux de la dépravation domestique, et elle prodigue pour entretenir des esclaves, des eunuques et des danseuses égyptiennes, les sueurs des mécréants raïas. A l'étranger, malgré les rapports intimes établis (après la fanteuse capitulation de 1673, qui stipulent la restitution des Lieux-saints aux catholiques) avec le cabinet français, et étendus, sous les auspices de la cour de Versailles, à la plus grande partie des cabinets européens, malgré son entrée presque solennelle dans le giron des Puissances chrétiennes, la société turque ou son gouvernement, commence à éprouver les effets de la langueur et de l'accablement en face des terribles dangers qui l'entourent.

Le démembrement de la Pologne et le traité de Kaïnardji, sont deux événements fatals pour la politique ottomane, deux événements salutaires pour la régénération des nationalités chrétiennes en Orient. Dès cet instant sonna l'heure fatale de la conquête. « Depuis cette paix, dit M. Hammer, la Russie a été l'oracle des négociations diplomatiques suivies auprès de la Porte, l'arbitre de la paix ou de la guerre, l'âme des affaires les plus importantes de l'Empire.»

Le traité de Kainardji, conséquence du démembrement de la Pologne, préliminaire du démembrement qui menace l'empire des Osmanlis, imposa à la Turquie une marche rétrograde; ce traité donna une rivale au protectorat des chrétiens, il créa un *imperium in imperio*, et enflamma les espérances des populations, jusqu'alors maintenues dans la sujétion par un absolutisme sans contrôle.

Cette marche ascendante de la communauté chrétienne s'effectuant lentement dans le silence de l'histoire, et à l'insu non seulement du monde extérieur, mais du dominateur même, est un des phénomènes les plus intéressants que nous offre l'histoire de la civilisation, et il fait un vif contraste avec la décadence de la conquête. Nulle part on ne voit d'une manière plus manifeste l'empreinte du doigt de Dieu, de ce doigt qui opère les miracles dans le mystère, et qui révèle son action bienfaisante même par les calculs de l'égoïsme et par les logarithmes d'une politique ambitieuse! Lorsque, avant l'insurrection de l'année 1769, qui dévoila aux cabinets les aspirations de la race grecque, les chrétiens devinrent maîtres par surprise du vaisseau amiral (1760) et le conduisirent aux chevaliers de Malte; lorsque sur les représentations du Sultan en fureur, qui demandait une satisfaction à la France pour la perte de ce qu'il appelait *son trône de mer*, et qu'à la suite de cette affaire l'ambassadeur Vergennes écrivait:

« La gratitude ne fut jamais la vertu de cette nation; son orgueil, qui la porte à croire que tout lui est dû, lui laisse peu la liberté de sentir le prix de la complaisance, des attentions et de l'amitié qu'on lui marque » qui aurait pu dire alors à ce perspicace diplomate, tandis qu'il écrivait sa dépêche à Louis XV, que cet acte insignifiant de surprise, fait par les Grecs sur le trône du Sultan, contenait le germe de la plus grande révolution du XIX siècle, et que tandis qu'il recommandait à son

souverain de donner à la Porte une satisfaction, tout en traitant les Turcs comme des enfants à qui l'on pardonne leurs mutineries, un descendant de Louis XV, soixante ans plus tard, aurait rivalisé avec Tchesmé et Sinope, en brûlant dans la baie de Navarin toute une flotte de trônes de mer, appartenant à son allié d'ancienne date?—Mais rassurons-nous!—malheur au monde, si les contradictions de la politique, n'étaient point les plus criantes contradictions, et si les incohérences et les revirements des conseils ne venaient point souvent en aide à la justice.

Mais revenons à la femme souliote. Quelque lectrice, fatiguée des passions vaporeuses d'Eloïse, de Juliette et de Virginie retrempera son âme énermée dans les exemples de puissantes vertus, et trouvera une distraction contre l'ennui, dans l'image réelle d'héroïnes qui ont eu pour théâtre l'histoire, et dont le roman eut pour intrigue les péripéties tragiques de la patrie.

Despos est renfermée avec plusieurs femmes et plusieurs jeunes filles dans la tour appelée Dimula, lorsque Yusuf Arab, surnommé *le buveur de sang*, vient au fort de Regniasse, construit sur un cap de l'Épire, non loin de Souli, pour massacrer les familles qui y avaient cherché un abri. Despos, mitraille les Turcs du haut de la tour où elle se trouve; mais voyant la résistance inutile, la sublime souliote se tourne vers ses compagnes et leur demande si elles veulent mourir en hommes, si elles préfèrent la mort à l'esclavage. Toutes répondent unanimement qu'elles préfèrent la mort au déshonneur. Alors Despos les fait asseoir à ses côtés sur une caisse pleine de munitions. D'une main elle élève la croix sur laquelle elle attire les regards des mères et des enfants en larmes, de l'autre elle prend un tison ardent, met le feu aux poudres, et fait sauter en l'air la tour et les familles. Le rapsode n'a point fait défaut à cet événement héroïque:

« On entend un grand fracas, un bruit prolongé de coups

de fusil, serait-ce le branle de noces? Serait-ce l'écho d'une fête de famille? Non; ce n'est ni l'écho d'une fête de famille, ni le trépigement de la danse des noces, c'est la belle Despos, qui, assaillie par des hordes d'Albanais dans la tour de Dimula, combat contre eux entourée de ses filles, de ses brus et de ses nièces. — Femme de Georges (*), que fais-tu? mets bas les armes; ne sais-tu donc pas que tu n'es plus à Souli, que désormais tu es l'esclave du Pacha, la prisonnière des Albanais? — Si Souli a capitulé, si la tour de Chiapha est tombée au pouvoir des Turcs, Despos n'a point fait et ne fera point des Liapis ses seigneurs. A ces paroles, elle prend un tison ardent et appelle autour d'elle les vierges et les épouses. — Qu'il ne soit jamais dit que nous sommes mortes esclaves des Turcs! Mes enfants, embrassez-vous! Mille cartouches se trouvaient là; elle y met le feu. La poudre s'enflamme; les femmes sautent en l'air.»

Le fait suivant chanté par Solomos dans son élégie sur la mort de Lord Byron, n'est pas moins tragiquement sublime. Ce sont des femmes grecques qui, poursuivies par les Turcs à travers les bois de la Thesprotie jusqu'aux rochers de Zalongos sur les bords de la mer ionienne, préférèrent se jeter dans les flots plutôt que de tomber au pouvoir des sicaires d'Ali.

« L'amour de la liberté a réuni les femmes souliotes sur les extrêmes confins de Zalongos et ici il les jeta dans les furies de la danse. Ni les noces, ni les festins n'ont vu une danse pareille! D'autres êtres plus innocents dansaient dans le sein de ces femmes. — Les robes gonflées et les chevelures éparses sifflaient au grand vent. A chaque tour de la danse fatale il manquait une femme de la crête du précipice; à chaque tour il manquait une femme

(*) Despos était la veuve du capitaine Georges Bozi. Un artiste grec des plus distingués, M. D. Neja a éternisé ce fait sur la toile avec un talent admirable.

sans qu'on entendit le moindre gémissement, ni d'autre bruit que celui que faisait son crâne en se brisant lorsqu'il roulait le long des rochers.»

Un cas semblable eut lieu, quelques années plus tard, dans une île de la mer Egée. Lorsque les hordes turques pénétrèrent dans les ruines fumantes de Psara, un groupe de femmes qui avaient combattu jusqu'à ce moment avec une opiniâtreté invincible, se réfugièrent sur le rivage où, accablées par le nombre, elles continuèrent à se défendre. « Les filles d'Ipsara, dit l'historien français (*), témoin oculaire des principaux événements de la révolution, n'attendaient plus de secours, et ne pouvant résister à l'ennemi, forment le projet magnanime de se soustraire à sa brutalité par un trépas volontaire. Elles se pressent sur le rivage; les flots bouillonnent au-dessous du rocher où elles sont réunies. Cependant les Musulmans avancent; ils n'ont plus qu'un pas à faire pour saisir leur proie. Alors, ô prodige de courage et de l'amour de la liberté! Ces femmes qui semblaient tout à l'heure autant de héros, jettent au loin leurs armes désormais inutiles; elles font briller aux yeux du cupide Osmanlis leurs bijoux et leurs richesses dont il se croit déjà le maître; elles lèvent leurs enfants d'une main, et ces fragiles trésors de l'autre; elles semblent offrir au ciel ce double sacrifice. Leur geste est comme le salut de mort des héros de la Tabia: elles lancent dans l'abîme tout ce qu'elles ont de précieux sur la terre, et répétant ces danses funèbres des femmes souliotes, dans les précipices de Zalongos, elles s'entrelacent pour la dernière fois: un même élan les entraîne. La mer s'ouvre, et les vierges d'Ipsara, les veuves des braves, la postérité des héros, tout disparaît anéanti.»

Les barbares habitués à mépriser la femme comme un être purement matériel, n'en croyaient pas leurs yeux. Pour eux ce spectacle tenait de la fable. Faites donc un

(*) Raffetel, Histoire des événements de la Grèce. p. 216.

martyr de cet être qui naît et qui vit dans la méphitique atmosphère du sérail.

C'est dans ce genre de tableaux et de contrastes que les progrès grandioses faits par la chrétienté sous les auspices de l'Évangile sont surtout mis en relief.

Comparez encore, si vous voulez, ces grecques de Psarra aux femmes Troyennes dans Hécube. La féconde imagination du poète a épuisé toutes les ressources de l'art pour rendre intéressante et pathétique la situation de ces femmes au moment où elles sont faites prisonnières par les Grecs. En face de la perspective lugubre qu'elles ont devant elles le lendemain de cette horrible nuit de ruines, de fumée, et de cendres, les malheureuses s'abandonnent à des lamentations dont l'éloquence déchirante vous émeut les entrailles. Elles se figurent déjà dans la maison d'un grec, réduites, après tant de gloire et de prospérité, à garder ses effets, à balayer sa demeure, à prendre soin de ses fils, à travailler sur son métier, et pour comble de malheur, à satisfaire peut-être son brutal caprice, pour devenir ensuite la femme d'un de ses esclaves. Les lamentations de ces jeunes femmes sont soutenues par tout le luxe des contrastes et des pathétiques reminiscences que peut inventer l'imagination de celui qui fut considéré par ses contemporains comme le plus tragique de tous les auteurs dramatiques. Mais néanmoins dans un moment aussi critique que celui dans lequel se trouvent les femmes et les filles malheureuses des Troyens, le théâtre grec n'a su inventer que des lamentations de l'orgueil, que des images métaphoriques, il n'a pu tracer qu'un hymne, l'hymne funèbre de la patrie. Le dévouement héroïque, le martyre, le sacrifice de la vie sur l'autel de la patrie, l'action de préférer la mort à l'esclavage, ce sont des élans d'une vertu qui est restée inconnue à l'art de l'époque païenne. « Ainsi donc, ô ma patrie, ô Ilion, tu ne seras plus comptée parmi les villes imprenables ! Tant

elles étaient épaisses ces nuées de Grecs qui l'ont enveloppée de toutes parts; tant elles étaient nombreuses ces lances qui l'ont ravagée! Tu t'es vu dépouillée de ta couronne de tours; la fumée t'a noircie et hideusement souillée. Jamais, hélas! jamais je ne dois rentrer dans ton enceinte.

« Ce fut au milieu de la nuit que se consumma notre ruine; à l'heure qui suit le repas du soir et où un doux sommeil se répand sur les paupières. Quittant les chants joyeux, les plaisirs de la fête, mon époux s'était étendu sur sa couche, ses armes négligemment suspendues, sans songer à ces bataillons ennemis qui, des vaisseaux, marchaient en foule contre Troie.

« Et moi, rassemblant sous une bandelette, attachée avec grâce, ma chevelure flottante, les yeux fixés sur le métal brillant qui répétait mon image, j'allais aussi monter sur la couche pour m'y livrer au sommeil, quand, tout à coup, un grand bruit parcourt la ville; ce sont des voix guerrières qui crient dans les rues: « Fils des Grecs, qu'attendez-vous? qu'attendez-vous, pour renverser la citadelle d'Ilion et retourner dans notre patrie?

« J'abandonne mon lit, à demi-vêtue, comme une jeune fille de Sparte; j'embrasse l'autel de Diane, hélas! bien vainement. Voilà qu'on m'entraîne sur la mer, après avoir vu périr mon époux, après avoir de loin contemplé une dernière fois ma ville natale, lorsque, s'élançant du rivage, et reprenant sa route, le vaisseau m'eut séparée pour toujours de la terre d'Ilion. Malheureuse! en cet instant je me sentis défaillir de douleur.

« Je dévouai à la vengeance des Dieux, avec le pasteur de l'Ida, avec le funeste Paris, cette sœur des Dioscures, cette Hélène qui m'a perdue, qui m'a bannie, proscrite, par son hymen, que dis-je, un hymen? non: c'est le fléau d'une furie. Puisse la mer ne la point ramener dans sa patrie! puisse-t-elle ne rentrer jamais sous le toit de ses pères!

La femme de l'Épire et de Psara qui a vu son mari tué sous ses yeux, *θανόντ' ἰδοῦσ' ἀποιταν*, fait mieux que de se laisser traîner au rivage et d'invoquer la vengeance des Dieux sur la personne qui fut la cause de la catastrophe de sa patrie. Plutôt que de devenir esclave, *δούλα ἐν χεῖρσι χθονί*, elle cherche dans les flots une mort glorieuse.

Euripide a dépeint la fougue de l'amour conjugal dans le sein de la femme grecque avec beaucoup plus d'affection et de douleur. Evadne, dans *les Suppliantes*, cette épouse affectueuse, qui veut se jeter du haut d'un ravin, et elle se jette sur le bûcher de son mari tué, est une des créations les plus touchantes de l'ancien génie dramatique. Néanmoins, le sacrifice personnel n'a pas encore atteint les proportions patriotiques. La malheureuse fille d'Iphis, ayant été interrogée par son père sur la nature de la victoire qu'elle désirait obtenir par le sacrifice de sa propre vie, répondit qu'elle voulait vaincre en vertu, toutes les femmes que le soleil éclaire; et quelle est-elle cette vertu? Elle s'explique. Serait-ce le triomphe de la patrie ou de la religion? Non! cette vertu consiste à se consacrer à la mémoire de son mari, c'est une vertu domestique, pareille à celle de la veuve indienne. Elle veut *συνθλασθῆναι πόσει*. Le sentiment de la vierge Macarie dans *les Héraclides* n'en diffère pas beaucoup. Macarie préfère elle aussi la mort à une condition indigne de sa naissance. L'Héroïne meurt en effet, ainsi qu'elle l'a annoncé, pour ses frères et pour elle-même. Mais nous l'avons déjà dit plus haut; la femme, dans le théâtre grec, n'est que l'écho des passions domestiques, et rien de plus. Ce n'est que l'amour chrétien qui a élevé cet être à la dignité historique et humanitaire, après l'avoir purifié dans les hécatombes, dans le martyre de quatre siècles de persécution.

(La suite prochainement).

Nouvelles diverses.

Il est enfin positif que les commettans de M. Wilkin, ont entièrement approuvé le projet de l'établissement d'une banque Impériale à Constantinople, dont le but principal est la refonte des vieilles monnaies et le retrait des caïmès.

Le capital de cette banque s'élève à 12 millions de L. St. Le concessionnaire s'engage à prêter au gouvernement turc, 8 millions de L. St. sur le capital des 12 millions, à 6 0/0 d'intérêt et au pair; le reste devant être affecté par le dit concessionnaire à l'établissement d'une banque. Le gouvernement impérial accorde au concessionnaire, le privilège de l'émission de billets de banque, jusqu'à concurrence de 8 millions de L. St.; mais il en garantit en même temps le remboursement, à l'époque où ces billets devront être retirés de la circulation.

Tel est en résumé le résultat définitif des négociations poursuivies dans ces derniers temps, entre la S. P. et la compagnie représentée par M. Wilkin. La banque impériale de Constantinople, destinée à racheter les vieilles monnaies et les Caïmès, participe plutôt de la nature d'une succursale du trésor public, que d'une banque commerciale proprement dite.

En nous bornant donc à examiner cette importante institution de crédit, au point de vue purement financier, nous ferons observer que le privilège accordé au concessionnaire de racheter les Caïmès, par des billets de banque, tout en étant profitable à la compagnie qui aura ainsi, outre l'intérêt de 6 0/0, sur un capital de 8 millions de L. St. un surcroît de bénéfices provenant de la mise en circulation de ses billets, n'est pas moins avantageux au régime monétaire de la Turquie, car les billets de banque sont de nature à inspirer au public un peu plus de confiance que les Caïmès.

Remarquons pourtant qu'à l'expiration du privilège, dont la durée a été fixée à 30 ans, les billets de banque montant à 8 millions de L. St. seront reversibles au trésor, qui en

a garanti le remboursement, et ce sera alors à recommencer la même opération; c'est à dire, à contracter de nouveaux emprunts plus ou moins onéreux, afin d'obvier aux inconvénients de la dépréciation de billets non remboursables, de la fluctuation des cours, de l'instabilité ou de l'incertitude des transactions etc. inconvénients aussi graves que ceux qui ont forcé le gouvernement turc à recourir à la puissante compagnie anglaise représentée par M^r. Wilkin.

C'est ainsi que la banque de Vienne, qui fut définitivement organisée en 1817, pour amortir le papier-monnaie en circulation, le remplaça au taux de 250 pour 100 par des billets au porteur; mais à mesure que la masse des billets de banque mis en circulation, en échange de l'ancien papier-monnaie augmentait, la banque se voyait obligée de renforcer ses fonds de réserve en numéraire, pour faire face au remboursement de ses billets.

Or, la banque n'étant pas en mesure de satisfaire à cette obligation, l'État s'engagea à lui fournir les fonds qui lui étaient nécessaires pour la poursuite de l'opération du rachat du papier-monnaie; et pour être à même de remplir cet engagement, l'État contracta, en 1823, un emprunt de 36 millions de fl. dont le produit fut abandonné à la banque. Il en sera de même de la Turquie; mais dans tous les cas, en politique, comme en finances, c'est encore un gain, que d'ajourner la solution de difficultés qu'on ne peut pas vaincre, au risque de les retrouver plus grandes dans un avenir plus ou moins éloigné.

— Nous lisons dans le Journal de Constantinople, en date de 21 Janvier.

« De fausses pièces en imitation des Caïmès nouvellement émis, et que tout le monde n'est pas en état de connaître, ayant été ces jours-ci mises en circulation, le gouvernement Impérial vient de prendre les mesures propres à obvier à un tel inconvénient. »

Les billets de banque qui doivent les remplacer seront-ils à l'abri de ces falsifications ?

— Rien ne prouve mieux la barbarie dans laquelle sont plongées les populations musulmanes, que les outrages

qui sont journellement prodigués aux tombeaux des braves qui sont morts pour la défense de la Turquie.

Nous lisons dans la correspondance de Gallipoli, du journal de Constantinople. « A peine le dernier soldat avait-il abandonné Gallipoli, que les croix de fer, qui surmontaient plusieurs tombes ont été arrachées; ensuite on s'est attaqué aux modestes croix de bois, qui de loin en loin marquaient la place où repose un brave; puis on a renversé et brisé les barrières qui entouraient quelques tombeaux, entre autres ceux des généraux Carubia et Ney, et enfin on vient dernièrement de briser en trois parties la colonne en marbre, haute de deux mètres environ, qui entourait le tombeau du Général Ney. »

— La Presse d'Orient dans sa Correspondance de Sistow, en date du 13 Janvier, nous donne encore un spécimen DE L'EXTRÊME SOLICITUDE des autorités Turques, pour l'exacte application des prescriptions consacrées par le Hatti-Houmayoun.

« Les habitans chrétiens de Sistow, ayant appris qu'environ mille Turcs, s'étaient rassemblés au conak du mudir avec l'intention de les empêcher de suspendre la cloche qu'ils voulaient mettre à l'église de la Transfiguration, se rassemblèrent de leur côté, à l'école, au nombre d'environ quarante.

Bientôt ils y virent arriver le Tufekdji-Bachi et le Oda-Bachi. L'un et l'autre étaient envoyés par le mudir et les mille Turcs auprès des quarante chrétiens, pour leur dire que s'ils n'abattaient pas les poteaux de la cloche, eux-mêmes les abattraient.

La réponse des chrétiens fut négative. Si les Turcs ajoutèrent-ils veulent abattre les poteaux, ils peuvent le faire; les chrétiens ne s'y opposeront pas; pour ce qui est de les abattre eux-mêmes, la chose n'aura pas lieu.

Après cette réponse, le Tufekdji-Bachi et le Oda-Bachi s'en allèrent et les chrétiens fermèrent à clef, par dedans, la porte de la cour de l'Eglise.

Une demi-heure après, la foule turque vint à l'église, s'arrêta devant la porte, puis escalada le mur extérieur de l'Eglise, brisa le cadenas qui fermait la porte, abattit les poteaux et mit en pièces plusieurs croix des tombeaux;

et pendant qu'on se livrait à ces actes dans l'Eglise de la Transfiguration, ailleurs, beaucoup de jeunes Turcs rassemblés, jetaient des pierres dans celle de S^t. Dimitri... »
— On nous écrit d'Argyrocastron, en date du 29 Décembre.

Je n'ai pas pu, selon ma promesse, vous envoyer la liste des individus condamnés à mort et exécutés sans sursis par la Cour criminelle de Janina, parceque jusqu'à ce moment-ci, il m'a été impossible de me la procurer. Je puis cependant affirmer, car je le tiens d'une très bonne source, que la sentence n'est point motivée et qu'elle est surtout entachée d'une grande injustice, en ce qui concerne Vlacho-Tasso, qui quoiqu'amnistié depuis longtemps, a été condamné à mort et pendu sans qu'il se soit rendu coupable d'aucun acte de brigandage, dans ces derniers temps. Le fait est que Vlacho-Tasso n'a été pendu que parcequ'il a pris part en 1854, au combat de Kalambaka, si funeste aux troupes Égyptiennes, et c'est là son principal crime.

On ignore si les autorités de l'Épire et de la Thessalie agissent de leur propre chef, ou par ordre supérieur ; mais ce qui est positif, c'est que journellement, elles arrêtent et jettent en prison bien des innocents, notamment ceux qui ont pris part au mouvement de 1854, (tels que les trois Delijanni de Metzovo, Stournari et plusieurs autres encore).

Le gouvernement turc, cependant, avait accordé l'amnistie à tous ceux qui ont participé au mouvement insurrectionnel de 1854, et la conduite des autorités dans ce moment-ci, témoigne plutôt de la mauvaise foi et de la déloyauté du pouvoir; ce qui contraindra à la fin, les chrétiens de ces provinces à avoir recours, pour leur sûreté personnelle, à des moyens qui ne peuvent qu'être préjudiciables à la Turquie.

Personne n'ignore ici, que les autorités Turques mettent tout en œuvre pour détruire, non seulement ceux qui ont été compromis dans le mouvement de 1854, mais encore tous ceux qui peuvent avoir quelque influence dans le pays.

Mais ce qui est plus terrible encore, ce sont les prisons

dans les quelles on enferme les malheureux, voués à la mort. Elles sont tellement petites et étroites qu'un seul homme peut à peine s'y tenir blotti. Elles ont un mètre 25 0/0 de hauteur, sur un mètre de largeur; le jour n'y entre que par un trou pratiqué au milieu du plafond, la pluie, l'humidité et le froid y pénètrent jour et nuit. Les prisonniers auxquels il n'est point permis de quitter leur cachot sous aucun prétexte, se tiennent accroupis dans ces infectes tannières, où de l'aveu de tous ceux qui les ont visités, il est impossible d'y vivre pendant plus de trente heures.

Espérons que M^r. Saunders, dont les sentiments philanthropiques nous sont connus et qui est témoin oculaire de toutes ces atrocités, saura les représenter à qui de droit, dans des termes capables de réveiller l'attention et les sentiments d'humanité de ceux qui seuls peuvent porter remède à un état de choses aussi déplorable.

Le brigandage a presque cessé dans l'Épire; mais il s'est concentré dans la Thessalie, plus terrible que jamais (*). Les autorités le combattent sincèrement, craignant de lui

(*) La Thessalie est encore infestée à l'heure qu'il est, par un grand nombre de bandes de brigands; telles que:

- Celle de Drella forte de 20 individus, chrétiens et turcs.
- Celle de Bombori, formée de 7 individus, tous chrétiens.
- Celle de Calambaliki, forte de 20 individus, tous chrétiens.
- Celle de Caratairi réunie depuis quelque temps à
- Celle de Carathanassi, forte de 25 bandits.
- Celle de Scarveli, formée de 17 individus; tous chrétiens.
- Celle de Fonia, forte de 25 individus dont la plupart chrétiens.
- Celle de Costarelli, forte de 40 à 45 individus, tous chrétiens.
- Celle de Mouhtari Tzamboukika, albanais d'origine, qui a été réunie à celle de Daliani Doukapi, forte de 35 individus, la plupart Albanais-Turcs.
- Celle des frères Hassotakia, formée de 7 individus, tous chrétiens.

Les bandes de Tzaferi et de Catapidi poursuivies par des chrétiens, ont été entièrement dissoutes.

Celle de Castania, a été également forcée de se livrer aux chrétiens, près de Pharsale. Enfin celle de Phassoula a cessé d'exister, ayant été dernièrement détruite par les troupes Helléniques,

voir prendre des proportions plus effrayantes encore; mais la manière dont on le combat est insuffisante.

Les Derbenagas sont à tous moments changés et remplacés par d'autres, Turco-Albanais, pareils à ceux qui sont destitués.

Le nouveau Derbenaga Chaïruddin-bey vient de partir à la tête d'un corps de 500 Albanais, manquant de vêtements et de chaussures! Que peut-on espérer de gens pareils, si ce n'est une nouvelle recrudescence des crimes qui désolent cette malheureuse contrée. Le Pacha auquel on a fait des remarques sur la qualité de ces hommes, a répondu que les troupes régulières ne pouvaient pas poursuivre les bandits sur les montagnes.

Nous apprenons que les chefs des brigands Karathanassi et Phonia, avec 25 des leurs, ayant pénétré sur le territoire grec, le commandant Pesis chargé de la garde des frontières occidentales, et ses hommes, se sont immédiatement portés contre eux. Karathanassi et Phonia atteints par le détachement grec, au Couvent de Skoulikaria, y ont trouvé la mort et un grand nombre des leurs ont été grièvement blessés. Le reste s'est retiré de nouveau en Turquie. Dans cette rencontre vous n'avez eu qu'un soldat de tué.

Une commission vient d'arriver de Constantinople à Jannina, ayant pour mission de réviser les titres de propriété des sujets chrétiens de l'Épire. Dans ce but, elle obligerait les propriétaires à exhiber leurs *tapous* qui servent à légitimer cette espèce de propriétés. L'envoi de cette commission a jeté l'alarme dans les familles qui tout en possédant ces propriétés de temps immémorial, n'ont jamais eu de titres en règle, ou qui les ont perdus après les avoir obtenus.